



N<sup>o</sup>. 24.

# JOURNAL DES DAMES

E T

D E S M O D E S.



11 JUIN 1820.

LE BORD DU PRÉCIPICE. (Suite.)

Saint-Vallery revient donc vers six heures avec ses trois rivaux d'adresse et d'agilité : il les présente à sa femme, dont ils reçoivent l'accueil le plus gracieux. Le diner fut charmant, exquis ; et chacun y fit honneur : rien ne dispose mieux à un bon repas, que l'exercice de la paume. Le baron avoit été le vainqueur : il fallut boire à sa santé ; et Mélina, sentant son verre toucher le sien, éprouve un tressaillement dont personne ne s'aperçoit. Combien il lui paroît étrange de féliciter tout haut M. de Clarins de l'emporter sur son mari ! » Je suis peu habitué, » disoit ce dernier, » à rencontrer des adversaires plus forts que moi ; et c'est avec plaisir, M. le baron, que je vous rends les armes. » La conversation devint animée, intéressante, et toujours analogue au ton décent de la maîtresse de la maison. Le baron

\*



qui, plus que tout autre, avoit l'habitude de se conformer aux manières de chaque personne et d'en saisir le caractère, devina, sans peine, que le moyen de plaire à Mme de St-Vallery et de se ménager un accès dans sa maison, c'étoit de se montrer l'ami des moeurs. Il fit donc tomber la conversation sur les jeunes femmes, qu'il peignit comme victimes des usages reçus, et surtout de la conduite de la plupart des maris. » Il semble, disoit-il, que ces messieurs dédaignent les noeuds qu'ils ont pris tant de soins à former : on ne voit que de jeunes épouses livrées sans pilote et sans gouvernail, sur cette mer orageuse où se trouvent tant d'écueils. — Aussi, répond St-Vallery, avec sa présomption et son assurance ordinaire, je ne laisse point Mélina voguer sans moi; cela n'empêche pas certains corsaires de rôder autour d'elle; mais je sais éviter l'abordage et je connois la manoeuvre. — Pour moi, reprend le baron, je n'ai jamais pu concevoir comment on poursuit la conquête d'une femme attachée à ses devoirs, et qui chérit sa chaîne: et pourtant on ne voit que de ces gens qui s'occupent sans cesse à brouiller et à raccommoder deux époux, pour profiter des interrègnes. — Cela prouve, dit Mélina, baissant les yeux, que les jeunes femmes n'ont point d'amis; et c'est un grand malheur. — Vous avez bien raison, madame; car la femme digne d'amitié, se perd rarement par amour. Aussi personne plus que moi ne fait cas d'un attachement inspiré par l'estime; et je suis trop ambitieux de conquérir un coeur tout entier, pour



en disputer un qui se seroit donné d'avance. Posséder, peut suffire au désir d'un moment; mais il faut de l'amour à l'amour véritable...» En prononçant ces derniers mots, il examine avec soin la figure de Mélina, qui tressaille, rougit; et qui voulant cacher le trouble qu'elle éprouve, indique le lever de table et fait passer au salon pour le café.

Ce dîner laissa dans le souvenir de la jeune femme une trace ineffaçable. Le ton parfait de M. de Clarins, l'accent de sa voix si pénétrante, et les principes qu'il professoit, avoient gravé dans l'âme de Mélina l'impression la plus forte, et ne lui permettoient pas d'avoir la moindre défiance. Le baron, de son côté, saisissoit avec empressement toutes les occasions qui pouvoient le rapprocher d'une femme aussi charmante. Il venoit d'obtenir une place importante pour un parent de St-Vallery: souvent il laissoit celui-ci prendre à la paume quelques avantages; à la chasse, il respectoit toujours ses remises; il citoit ses bons mots, rioit de ses plaisanteries... Que falloit-il de plus pour gagner son attachement et mériter sa confiance? Cependant il ne se trouvoit jamais seul avec Mélina, dont il désiroit sonder le coeur et vaincre la timidité. Une circonstance imprévue sembla favoriser son projet: Saint-Vallery, toujours avide de se montrer dans les réunions nombreuses, propose à sa femme de la conduire à l'une des grandes fêtes de Tivoli, qui attirent tout Paris. Le baron donne le bras à la jeune dame, qui ne s'y appuie qu'en tremblant et avec



précaution. La conversation roule sur les folies du jour que partagent ceux-là même qui en font la censure. Mélina ne concevoit pas comment des mères de famille et des femmes enceintes pouvoient s'exposer à descendre dans ces chars qu'on précipite du haut d'une montagne escarpée, et qui, dans leur course rapide, exposent la vie de ceux qu'ils roulent à travers mille lampions, sous une longue voûte de rochers, et qu'ils semblent entraîner au fond du Tartare. Saint-Vallery soutenoit que c'étoit un exercice salutaire, un délassement agréable, qui n'offroit aucun danger, et propose à Mélina d'essayer un voyage avec lui. Elle refuse, et voit aussitôt, non sans un trouble extrême, son mari monter au pavillon du départ, et la laisser seule avec le baron. »Que j'en veux à Saint-Vallery, disoit-elle, de nous quitter ainsi ! il sait combien il m'effraie toujours, en descendant sur ces chars avec la rapidité de la foudre.... — Ne trouvez-vous pas, Madame, que ces jeux brillans sont l'image fidèle de notre vie ? A peine atteignons-nous le sommet de la montagne, que nous la descendons bien rapidement : le plaisir après lequel nous courons sans cesse, se dissipe comme une ombre légère ; et nous ne trouvons, au bout de la course, que le désir de retourner au point du départ. — Cela nous prouve, M. le baron, qu'il faut parcourir avec prudence cette montagne de la vie, et s'y frayer un chemin où l'on ne rencontre ni regrets, ni remords. — Eh ! madame, est-on maître de sa destinée ? Tel qui vécut longtems calme et sans passions, se



trouve tout-à-coup atteint d'un trait imprévu qu'il ne pourra jamais arracher de son coeur. Tel autre, par prudence ou par respect pour ce qu'il aime, s' imagine renfermer dans son sein la flamme qui le consume; mais s'il se trouve seul avec l'objet de son amour, pourra-t-il empêcher ce feu dévorant de jaillir de ses yeux, de s'exhaler de sa bouche? — Il vaudroit mieux sans doute, répond Mélina d'une voix altérée, pouvoir éteindre ce feu dès qu'il s'allume, et rester dans une heureuse indifférence. — Heureuse! dites-vous... qui n'aime et n'est point aimé, peut-il bien dire qu'il existe?... » Mélina veut répondre encore, mais son émotion lui coupe la voix... Saint-Vallery les rejoint en ce moment d'un air satisfait, triomphant, et faisant l'éloge des chars où il vient de rouler délicieusement sa suffisance et son désœuvrement. » Qu'as-tu, ma chère? tu parois agitée. — Oui, dit M. de Clarins, madame sembleroit éprouver... — Un froid subit qui m'a saisie... je frissonne malgré moi. — Effet inévitable, ajoute le baron, de la peur que madame vient de ressentir, en vous voyant descendre sous ces rochers. — Chère Mélina, dit Saint-Vallery, lui prenant l'autre bras, ne seras-tu donc jamais raisonnable? — Je n'imaginois pas, reprend M. de Clarins, qu'on pût adresser à madame un semblable reproche... » En conversant de la sorte, on gagne l'autre partie des jardins consacrée à des plaisirs d'un autre genre. Là, ce sont des vaisseaux qui voguent à pleine voile, en décrivant dans l'espace le même mouvement que celui de la mer. Saint-



Vallery, toujours avide de ce qui peut le mettre en évidence, propose à sa femme de venir se placer dans ces vaisseaux aériens; mais elle prétend que le mouvement qu'ils occasionnent, lui porteroit au coeur; et le baron répond vivement qu'il est sûr d'y éprouver le même effet... Plus loin, c'est un ermite qui prédit à chacun sa bonne aventure. Mélina refuse de l'entendre, sous prétexte qu'elle ne veut rien changer à sa destinée. St-Vallery lui serre la main et la remercie par le plus tendre regard. Le baron avoue, en jetant un coup-d'oeil sur la jeune femme, qu'il manque quelque chose à la sienne... Enfin, ils s'arrêtent devant une jeune personne voilée qui, sous un bosquet sombre et mystérieux, chante les romances du jour, en s'accompagnant sur l'harmonica, avec un talent remarquable. » Quelle douce mélodie! » reprend Mélina, pendant que son mari s'approche de l'inconnue, croyant découvrir sous son voile quelques-uns de ses traits. » Que cette voix expressive se marie bien aux sons délicieux de cet instrument! N'est-ce pas, M. le baron? — Je connois une voix bien plus douce encore, lui répond-il; et lorsque vous parlez, quelle autre harmonie voulez-vous qu'on entende? » A ces mots, il presse contre son coeur la main de la jeune femme, qui, malgré l'émotion qu'elle éprouve, a le courage de quitter brusquement le bras de M. de Clarins et de reprendre celui de son mari. » Mais, qu'as-tu donc? lui dit ce dernier, tu paroiss toute tremblante. — Oui; ce frisson qui m'avoit saisie, ne fait qu'augmenter. » Elle propose aussitôt de quitter la fête



avant le feu d'artifice, et regagne sa voiture, au grand regret de son mari, qui trouvoit la rénnion brillante, animée, et prétendoit que sa femme s'en alloit au moment le plus intéressant.

Le baron, plus clairvoyant et plus habile, ne vit dans cette retraite subite que l'indice certain de son triomphe, que le combat d'une âme pure et timide qui craint de se livrer au penchant qui l'entraîne. Il connoissoit trop bien le coeur des femmes, pour rien brusquer en pareille circonstance. Il se contenta donc d'envoyer le lendemain chez Saint-Vallery s'informer de la santé de madame, et laissa s'écouler plusieurs jours sans y paroître, afin de livrer Mélina à toutes ses réflexions. Il savoit, par expérience, que l'amour fermente dans la solitude, et ne doutoit pas que la jeune femme ne s'aperçût et ne souffrit de son absence.

Mais Saint-Vallery, qui ne pouvoit se passer de l'aimable baron, fut le trouver, et n'eut pas beaucoup de peine à lui faire multiplier leurs entrevues. Cependant, Mélina, blessée du trait le plus dangereux, le sentoit s'enfoncer plus avant dans son coeur, par la certitude d'être aimée par M. de Clarins. Quelle sera sa conduite? Quelle sera sa destinée? Elle n'a pas d'amour pour son mari; mais elle ne peut lui refuser cet attachement que commandent toujours les égards et la confiance. D'ailleurs elle tient à ses devoirs, à l'estime de soi-même..... Elle résolut donc d'éviter avec le plus grand soin le moindre tête-à-tête



avec le baron , et de renfermer pour jamais dans son âme la vive impression qu'il y faisoit chaque jour.

Mélina , pendant plusieurs mois , parvint en effet à dompter sa fatale passion. L'idée d'aimer et d'être aimée suffisoit à cette âme brûlante et délicate. Elle étoit parvenue , non sans effort , à porter ses regards sur M. de Clarins , sans se troubler , à lui adresser la parole sans se trahir , à lui imposer , en un mot , au point qu'il commençoit lui-même à douter de l'empire qu'il exerçoit sur cette femme charmante et si digne d'être heureuse. Mais qu'elle eut à souffrir des désœuvremens et de l'aveugle présomption de son mari ? Il sembloit qu'il prit plaisir à créer mille obstacles , à tendre chaque jour un nouveau piège à la vertu la plus pure , la plus constante , à conspirer enfin contre son propre bonheur. Tantôt il conduisoit sa femme dans un cercle , où , s'engageant au jeu assez avant dans la nuit , il proposoit au baron de reconduire chez elle Mélina : ce qu'elle évitoit toujours avec autant d'adresse que de précaution. Tantôt il l'obligeoit à recevoir le matin à sa toilette , M. de Clarins , qu'il amenoit sans l'en avoir prévenue , et comme l'ami le plus intime , avec lequel on étoit dispensé de toute cérémonie. Tantôt enfin il la laissoit seule avec lui , soit au spectacle , soit dans une promenade , où toujours le désir d'être remarqué le faisoit errer ça et là. Souvent il ne retrouvoit plus sa femme , qui se voyoit alors obligée de se laisser ramener par M. de Clarins , et ne répondoit que par un silence



héroïque , à tout ce qu'il osoit lui adresser de tendre et de séduisant.

(*La fin au N<sup>o</sup>. prochain.*)

*Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits, et sur le 18<sup>me</sup> siècle; par Dominique-Joseph Garat. Deux vol. in-8<sup>o</sup>. A Paris. Second et dernier article.*

Les Mémoires sur la vie de M. Suard parlent aussi des succès de Garrick dans les salons de Paris. Touché de la reconnoissance la plus vraie et la plus vive pour l'accueil qu'il recevoit en France, Garrick regrettoit beaucoup qu'il ne lui fût pas aussi possible d'en prendre l'accent que d'en apprendre la langue. Mêlé aux acteurs de Paris, et sans autre rétribution que le plaisir qu'il auroit donné et les succès qu'il auroit pu avoir, il eût voulu jouer avec eux la comédie et la tragédie françoises. Un autre voeu de Garrick eût été que la France et l'Angleterre, pour faire un échange de leurs plus belles jouissances dramatiques, s'envoyassent de tems en tems leurs meilleures troupes complètes, et qu'on pût voir le théâtre françois à Londres, et le théâtre anglois à Paris.

A peu-près dans le même tems, un autre anglois vint donner des émotions aux âmes tendres, c'étoit Sterne. » Jamais, dit M. Garat, un auteur et ses ouvrages ne se sont ressemblés davantage; les lire ou le voir et l'entendre, c'étoit presque la même chose.... Les traits de la figure de Sterne, plus constamment comiques que son talent,



une foule de ses gestes habituels , de ses mots , étoient gravés dans les souvenirs et dans l'imagination de M. Suard ; on n'en prononçoit pas le nom qu'il ne crût le voir et l'entendre ; il l'imitoit, il le contrefaisoit , ce qui ne lui arrivoit guères. »

Le métaphysicien Hume, et le publiciste Smith, qui vinrent aussi en France , sont de trop graves personnages pour qu'il en soit question dans ce Journal ; mais nous ne devons pas omettre Gibbon, qui auroit plus longtems séjourné en France, s'il n'eût craint les séductions. On va voir combien peu son amour-propre étoit fondé ; c'est une dame qui a fait le portrait que nous allons offrir à nos lectrices : » L'auteur de la grande et superbe Histoire de l'Empire Romain avoit à peine quatre pieds , sept à huit pouces ; le tronc immense de son corps à gros ventre de Silène , étoit posé sur cette espèce de jambes grêles qu'on appelle *flûtes* ; ses pieds , assez en dedans pour que la pointe du droit pût embarrasser souvent la pointe du gauche, étoient assez longs et assez larges pour servir de socle à une statue de cinq à six pouces ; au milieu de son visage , pas plus gros que le poing , la racine de son nez s'enfonçoit plus profondément que celle du nez d'un Kalmouck , et ses yeux , très-vifs, mais très-petits , se perdoient dans les mêmes profondeurs ; sa voix qui n'avoit que des accens aigus, ne pouvoit avoir d'autre moyen d'arriver au coeur que de percer les oreilles. »

Les mémoires de M. Garat ne s'étendent point sur le marquis de Carraccioli , ce diplomate dont les bons mots , répétés dans toute l'Europe ,



étoient la raison rendue gaie et piquante ; mais ils parlent de l'abbé Galiani , et d'un autre italien très-original, *Gatti* , qui contribua à répandre en France la découverte de l'inoculation. » *Gatti*, disent les mémoires, avoit pour M. Suard, qu'il connoissoit à peine , une amitié semblable à celles qui naissent dans l'enfance pour durer toute la vie. Il disoit de Mme Suard: *C'est la seule jolie femme dont je n'aie jamais été amoureux , et une de celles que j'ai le plus aimées.* La Philosophie et la Médecine de *Gatti* étoient naïves : c'est le mot par lequel les caractérisoit M. Suard. »

La part la plus forte d'éloges donnés dans les Mémoires de M. Garat aux étrangers de distinction qui vinrent visiter la France au milieu du 18<sup>e</sup> siècle , est pour le prince Royal de Portugal. L'auteur remonte au tremblement de terre de Lisbonne. » Dans une catastrophe sans exemple en Europe , dit-il , c'étoit beaucoup de voir avec la rapidité nécessaire les ordres qu'il falloit donner au milieu de tant de ruines qui se cachoit les unes les autres en cachant les morts et les mourans , et lorsque la terre menaçoit partout de s'ouvrir , l'océan de tout engloutir. Un jeune homme dans la fleur de l'âge et de la beauté , comme le Renaud du Tasse , et déjà dans le plein exercice de toutes ses forces et de tout son courage , élève sa tête et ses regards sur ces ruines qui s'entassent les unes sur les autres ; il s'écrie : *Suivez-moi , mes amis , allons sauver ceux qui peuvent l'être encore.* Sous les débris d'une maison , il aperçoit un vieillard dont les deux cuisses brisées et les cris la



mentables n'attiroient l'attention ni les secours de personne. Aussi robuste qu'humain, le jeune homme le retire de dessous les ruines, l'enlève dans ses bras, le porte sur ses épaules à l'une des maisons de secours déjà établies. Le vieillard étoit un nègre : le jeune homme étoit un duc de Bragance. Ce spectacle d'un prince de la famille royale portant un nègre dans ses bras ; cet hommage rendu à l'humanité dans la personne d'un infortuné regardé à peine comme un homme, touche profondément les âmes glacées par la terreur, et les fortifie comme un miracle.»

Le duc de Bragance et M. le duc de Crillon, aujourd'hui pair de France, s'étoient rencontrés à Vienne en 1774. Arrivé à Paris, le prince s'empressa d'aller chercher M. de Crillon à sa campagne, et il y fit la rencontre et la connoissance de M. Suard et de l'abbé de Lille : l'élection de ces deux académiciens étoit alors toute récente ; c'étoit aussi le moment où l'élégant traducteur des *Géorgiques* travailloit au poëme des *Jardins*. Le prince qui venoit de faire un long voyage commencé par le nord de l'Europe, fit connoître à l'abbé de Lille cet usage heureux des Lapons, qui, privés par la rigueur de leurs longs hivers de tout bel ombrage, et réduits à l'indigente verdure de quelques noirs sapins, donnent au moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats, les noms d'un père, d'un fils, d'un ami, d'un hôte, et ne sentent plus ce qui manque de charme à leurs yeux, lorsqu'un charme plus doux pénètre leurs coeurs. L'abbé de Lille a fait de cet usage transformé en



précepte pour tous les jardins , et en exemple pour ceux des rois , un des morceaux les plus touchans de son poëme. » Que de hasards , dans le génie même, dit M. Garat ! Il a fallu que la misère de leurs bois inspirât cette belle et pathétique idée aux habitans des glaces du pôle ; qu'un prince né sous le magnifique soleil de Lusitanie allât la voir parmi les Lapons ; et qu'au retour , il rencontrât à Paris le poète qui chantoit les bois , et dont le genre avoit le plus besoin de cet épisode qui fait d'un arbre et d'un arbrisseau un père , un fils , un ami ! »

Après la journée du 18 fructidor , M. Suard qui avoit à craindre la déportation comme principal rédacteur des *Nouvelles Politiques* , journal supprimé , se rendit en Suisse , chez M. Necker. Les Mémoires sur sa vie parlent d'une correspondance qui lui prenoit une partie des jours et des nuits. » C'est, dit M. Garat , tout ce que l'amour le plus tendre peut faire ressentir le plus vivement et exprimer le plus naïvement ; c'est cette impatience de la passion au moindre retard d'un mot attendu , et ces transports de joie lorsque le mot arrive ; ces terreurs pour des dangers qui ne menacent pas ce qu'on aime , et qui tuent celui qui les imagine ; toutes ces expressions du coeur que les coeurs sensibles ont fait passer depuis longtems dans toutes les langues , et qui semblent toujours employées pour la première fois lorsque celui qui s'en sert a besoin de toutes et qu'il en ajoute encore de nouvelles ; ces formes douces , caressantes et languissantes , cette mollesse de sty-



lè qu'on a appelée la grâce du sublime , et qu'on pourroit aussi appeler le sublime de l'amour : tels sont les caractères de ces lettres écrites par M. Suard à 60 ans , à une femme qui en avoit 50 , et qui étoit la sienne.... On n'aime ainsi sa femme à 60 ans , après en avoir passé 30 avec elle , que pour recevoir du ciel la récompense du soin qu'on a pris de la rendre toujours heureuse ; les feux sacrés ne s'éteignent que dans la vieillesse de ceux qui ne les ont pas entretenus et nourris des vertus de leur jeune âge et de leur âge mûr.»

---

#### P A R I S.

Les cheveux cet été se porteront, en négligé, relevés en une simple tresse et fixés par un noeud de ruban de couleur assortie à celles du vêtement : pour les chevelures courtes , à l'enfant, et très séparées sur le front , les boucles tombent un peu plus bas que d'ordinaire.

Nous avons successivement annoncé les nombreuses étoffes nouvelles que nos fabriques vous ont offertes cette année pour pantalons. Il est tems de nous résumer et de dire le choix qui en a été fait, et l'emploi particulier de celles qui ont été le plus unanimement adoptées.

Le mérinos est décidément voulu pour pantalon de grande toilette , et, comme nous l'avons dit , on le porte avec les souliers fins. Les pantalons pour le cheval, sont les blancs, en coutils,



les autres en casimirs de laine et coton. Les couleurs adoptées sont vert-choux, dos de lièvre clair, lie de vin, gris-clair et lilas.

Les gilets à deux rangs de boutons commencent à perdre de leur vogue : beaucoup de nos tailleurs n'en font plus qu'à un seul rang. L'encolure est de plus en plus basse, et le schall a trois pouces de largeur sur l'estomac.

Les gilets à mouches deviennent communs, et ne sont plus bien portés.

Nos élégans cessent, quelques-uns au moins, de porter des collets de velours sur leurs redingotes : ils les adoptent pareils, et sans fichu par derrière; un peu moins larges, mais toujours aussi longs : ces collets, ainsi que ceux des habits, sont sans aucune garniture, mais piqués de manière à ce qu'ils ne puissent se déformer.

Quelques jeunes gens ont fait poser des boutons de nacre sur des redingotes claires. Nous doutons que cette mode soit jamais suivie.

Dans les pantalons pour cheval, les *dessous-de-pied* sont en étoffe pareille, et une ouverture est pratiquée par derrière pour laisser passer l'éperon.

---

Tous les jardins publics ont été ouverts sous d'heureux auspices ; mais celui de Tivoli a conservé la prééminence. S. Exc. l'ambassadeur de Perse, qui se montre peu, a assisté à deux de ses fêtes.

---



On reprochoit à l'un de nos orateurs de s'habiller trop en petit-maitre.

Souvenez-vous, répondit-il, de Démosthènes, qui quoique fort âpre dans sa parole, étoit fort coquet dans sa mise. et se piquoit d'avoir le plus beau linge de tous les élégans d'Athènes.

---

Nous avons vu des éventails qui viennent de Chine même, dans leur étui. Pour vingt ou trente francs, une Parisienne peut se donner de petits airs de femme de Mandarin.

---

Plusieurs de nos coëffeurs les plus en réputation ont déjà fait leur provision de fausses fleurs, de faux cheveux pour un voyage d'outre-mer; et où portent-ils toutes ces *faussetés*, tous ces *mensonges*?... En Angleterre. C'est, dira-t-on, *porter de l'eau à la rivière*. Ils espèrent cependant, lors de la cérémonie du couronnement, faire ample provision d'écus britanniques. Nous n'oserions affirmer qu'ils penseront en même-tems à dérober quelques modes, afin, à leur retour, de les naturaliser en France. Nous croyons qu'ils seront trop occupés pour songer à la gloire, et ils auront tort, car les angloises, dans la haute société, ont le goût aussi exquis que, dans les classes inférieures, il est dépravé. Nos caricatures sur les modes de la Grande-Bretagne ne sont plus vraies si on les prend comme copies des élégantes de Londres; elles ne ressemblent qu'à la très-petite bourgeoisie.

---



LES ROBES LILAS.

Armand devenoit rêveur et pensif. je ne pouvois plus le retenir au boulevard, impossible de le faire entrer au spectacle, il tournoit toujours vers les Tuileries, et j'ignorois quel penchant si tendre pouvoit l'y conduire.

L'autre soir enfin, à peine y faisons-nous les premiers pas, que le voilà qui me quitte le bras, il court, il se précipite et va se placer droit en face de deux belles personnes qu'il avoit de loin aperçues, en chapeau de paille et en robe lilas.

C'est toujours à cette heure-ci, me dit-il, que je les rencontre. Regarde, vis-tu jamais deux physionomies plus aimables? L'une est la mère et l'autre la fille, on les croiroit soeurs vraiment.

Elles ont toujours des robes pareilles. Quelquefois elles choisissent le blanc, quelquefois elles sont en vert-tendre; mais depuis quelques jours, c'est le lilas qui a la préférence, et cette couleur est charmante en effet.

J'ai connu autrefois une dame qui étoit vouée au gris de lin, c'est une nuance à-peu-près pareille. Son lit, ses fauteuils, son tapis, tout dans sa chambre étoit gris de lin.

Mais le lilas est encore plus joli. C'est une couleur plus prononcée, plus sûre, et du choix qu'on en a fait, on pourroit bien, si l'on vouloit, tirer le plus doux augure.

Je tirois mon ami par le bras, et je faisois tout au monde pour l'entraîner au pied d'un autre arbre ou même l'emmener à l'Opéra-Buffera, où nous avions des places gardées; mais toute mon

\*\*



éloquence fut vaine, il demeura sur sa chaise jusqu'après la retraite battue, et il ne sortit du jardin qu'en soupirant, suivant longtems encore dans la rue la voiture qui emportoit les deux belles et les robes lilas.

MARGUERITE DE LUSSAN.

Née de parens pauvres, cette femme-romancier ne dut qu'à son talent, à son imagination, une existence pénible, mais honorée: elle resta tout le tems de sa vie dans un état voisin de l'indigence. Le célèbre Huet découvrit en elle une disposition à composer qu'elle avoit devinée déjà, et lui conseilla de s'abandonner à ce penchant: remarquant chez mademoiselle de Lussan beaucoup de chaleur et un esprit qui se complaisoit dans les situations extraordinaires et dramatiques, il l'engagea à s'essayer dans le genre romantique. Docile à ses avis, Marguerite de Lussan fit paroître la comtesse de Gondès: le succès de ce premier ouvrage ne put que l'encourager, et elle suivit sa vocation.

Les principaux ouvrages de mademoiselle de Lussan sont les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*; qui aujourd'hui sont encore lues avec plaisir; les *Veillées de Thessalie*, des *Mémoires secrets de la cour de France, sous Charles VIII*; les *Anecdotes de la cour de François Ier*; les *Annales de la cour de Henri II*, et *Marie d'Angleterre*. Toutes ces compositions sont remplies d'intérêt, de grâce, et si ce n'est un style prolix,



on n'y trouve pas de défauts qui puissent armer la critique.

Extrêmement brune et louche, mademoiselle de Lussan ne pouvoit être jolie; elle étoit agréable. Elle étoit d'un caractère vif, très-actif, et presque aussi colère que bonne. Sa gaité naturelle n'étoit altérée que par l'aspect du malheur: compatissante et généreuse, on attribue à sa bienfaisance la gêne qu'elle ne cessa d'éprouver.

La mort l'enleva aux lettres et aux pauvres qu'elle consolait, le 31 mai 1758, dans sa soixante-quinzième année.

#### MODES PARISIENNES.

Les coëffures de présentation sont moins basses qu'on ne les porte à la ville; pour les chapeaux, c'est le contraire; moins la passe est grande, plus ils sont distingués.

De chaque côté du front, on porte toujours des touffes de cheveux très-épaisses: les anneaux doivent être réguliers.

Les rubans sable d'Egypte se placent dans les cheveux; on s'en sert de même pour garnir les chapeaux de paille, et mieux encore les capotes en étoffes de printems.

Quelques modistes ont monté de petites plumes mouchetées, en forme de feuilles sur une tige dont les branches supportent des roses boiteuses. Cette réunion des deux règnes produit un bel effet.

Les lingères font, cette année, autant de capotes en gaze qu'en percale. Les capotes en gaze



ont presque toutes un transparent rose; et les noeuds sans bouts, qui forment guirlande autour de la calote, proviennent d'un ruban rose, cousu à une bande de gaze. Ces capotes sont entièrement recouvertes de plis couchés, qui forment une double épaisseur, et adoucissent la teinte du transparent; on les borde de deux ou trois bandes de gaze, plissées à plis ronds. Le bord des capotes de percale reste nud pour l'ordinaire; pour l'ordinaire aussi, la passe est entièrement froncée; quant au fond, il est ordinairement froncé comme le reste de la passe, et arrondi en champignon; quelquefois aussi, il est plissé en soufflet.

Le rose n'est plus, dans les magasins de modes, la couleur dominante. On employe beaucoup de gaze blanche, et quelquefois de la gaze jaunepaille, du crêpe bleu-de-ciel, du crêpe citron, et du crêpe écossais. Ce dernier a le grain du crêpe de la Chine.

Quelques modistes bordent avec une tresse de paille jaune de larges rubans de satin blanc, pour former la garniture des chapeaux de paille d'Italie. On voit des fleurs de grenadier sur quelques chapeaux de paille blanche.

La garniture de quelques robes de percale consiste en trois volans de percale, brodés à jour, ainsi que les entre-deux. Il n'y a point de tulle dans les jours; et les entre-deux sont de percale.

Le nombre des robes de soie, garnies de bandes détachées et plissées comme un jabot, est devenu considérable. Au haut des manches, ce que



l'on nomme *jokei*, est plus étroit qu'à l'ordinaire. Communément on plisse le corsage horizontalement.

Un de nos principaux marchands de soieries vient de faire fabriquer sur les métiers à rubans, des sacs écossais, qui se trouvent fermés par le travail du métier, et qui, par conséquent, n'ont pas de couture. Ces sacs se montent à l'angloise; il y a dans les coulisses des rubans écossais de la même disposition que le sac.

— La pluie n'a pas empêché les redingotes de bouracan de se multiplier; on les porte de différens gris. Les bottiers comptent sur la mode des bottines de buffle, et les cordonniers sur celle des souliers gris; car on en voit dans quantité de boutiques.

Pour les petits garçons, il y a des vestes de nankin, qui ont de petites basques comme un habit d'amazone: les boutons sont de soie, et en pointe. Un galon blanc recouvre les coutures extérieures. Le chapeau est de paille jaune li.se.

#### PARISER MODEN.

*Die Hofcoëffüren sind nicht so niedrig, als diejenigen, welche man in der Stadt trägt; bei den Hüten findet das Gegentheil statt; sie sind um so ausgezeichnet, je kleiner der Schirm ist.*

*Auf beiden Seiten der Stirne trägt man fortwährend sehr dicke Haarbüschel; die Ringel müssen regelmäfsig seyn.*

*Die sable d'Egypte Bündel werden in die Haare geflochten; auch bedient man sich derselben zum Garniren der Paillehüte und besser noch der Capoten von Frühlingszeuchen.*



Einige Modistinnen haben kleine getupfte Federchen, in Gestalt von Blättern auf einen Stengel, dessen Zweige ungleiche Rosen tragen, gefasst. Diese Verbindung aus 2 Naturreichen bringt eine schöne Wirkung hervor.

Dieses Jahr verfertigen die Lingères eben so viele Capoten von Gaze als von Perkal. Die Gazecapoten haben fast durchgängig einen rosa Transparent und die Schleifen ohne Enden, die um den Kopf eine Guirlande bilden, rühren von einem rosa Band, das auf einen Gazestreif genüht ist, her. Diese Capoten sind mit platten Falten, die zweifach zusammengelegt die Farbe des Transparentes mildern, gänzlich bedeckt. Man berändert sie mit 2 oder 3 rundgefalteten Gazestreifen. Der Rand der Perkalcapoten bleibt gewöhnlich unbesetzt; gewöhnlich auch wird der Schirm durchaus zerknittert und der Boden, so wie der übrige Schirm zerknittert und in Form eines Pilzes abgerundet; zuweilen auch wird er gleich einem Blasbalge gefaltet.

In den Modemagazinen ist rosenroth nicht mehr die herrschende Farbe. Man verwendet viele weiße, zuweilen auch paillesfarbene Gaze, himmelblauen, citronengelben und schottischen Krepp. Letzterer ist gekörnt wie der chinesische Krepp.

Einige Modistinnen fassen breite weiße Atlasbänder mit einer gelben Pailleschnur ein, um italienische Paillehüte damit zu besetzen. Auf einigen weißen Paillehüten sieht man Granatenblumen.

Die Garnirung von mehreren Perkalkleidern



besteht in 3 Perkalfalben, die gleich den Zwischenstücken eine durchbrochene Stickerei haben. Man nimmt keinen Tüll mehr zu der durchbrochenen Arbeit und die Zwischenstücke sind von Perkal.

Die Anzahl der Seidenkleider garnirt mit Streifen, die abgesondert und wie eine Hemderkrause gefaltet sind, ist bedeutend geworden. Die sogenannten Jokeis (Achselbänder) oben an den Aermeln sind schmaler, als gewöhnlich. Gemeinlich wird das Leibchen horizontal gestreift.

Einer unserer vorzüglichsten Seidenhändler hat auf Bandweberstühlen schottische Arbeitstaschen, die unter dem Weben zugemacht worden, folglich keine Naht haben, verfertigen lassen. Diese Taschen werden nach englischer Mode eingerichtet, und in den Koulissen befinden sich schottische Bänder, die wie die Taschen gearbeitet sind.

— Das Regenwetter hinderte nicht, daß sich die Ueberröcke von Berkan vervielfältigten; man trägt deren von verschiedenen Arten Grau. Die Stiefelmacher zählen auf die Mode der Stiefeletten von Büffelleder, und die Schuster auf jene der grauen Schuhe, indem man viele derselben in den Läden bemerkt.

Für kleine Knaben gibt es Nankinwestchen, die kleine Schößse wie ein Amazonenkleid haben; die Knöpfe sind von Seide und spitz. Eine weiße Borte bedeckt die äußern Nähte. Der Hut ist von gelber Glanzpaille.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N<sup>o</sup>. 24.

Chapeau de gaze, orné de crevés en rubans et d'un paquet de coquelicots et d'épis. Robe de



percale, busquée et garnie de volans et entre-deux plissés à plis ronds. Sautoir écossais. Gants blancs. Souliers lilas.

Ein Gazehut mit Bandpuffen und einem Packet Aehren und Klatschrosen geziert. Das Perkal Kleid ist mit Fischbein ausgesteift und hat eine Garnirung von Falben und Zwischenstücken, die rund gefältelt sind. Ein schottisches Umknüpf-tüchel. Weisse Handschuhe. Lilla Schuhe.

---

P O É S I E.

LA QUESTION RÉ SOL UE.

Vous, dont l'esprit est sans pédanterie,  
Dites-moi, savante Emilie,  
A quel tems d'un verbe charmant,  
D'un verbe qui fait mon tourment,  
Du verbe *Aimer*, est cette phrase:  
*Aimer sans être aimé?* — Monsieur, sans périphrase,  
Si je vous ai bien entendu  
Ce tems-là, c'est... un tems perdu!

---

É N I G M E.

L'autre jour sans être fâchée,  
Je me plaignis le long d'un bois,  
Et je me plaignis plusieurs fois,  
Car, en effet, j'étois touchée.  
Je n'ai pourtant nul sentiment;  
Mais le coeur humain m'animant,  
Je puis parler tendrement,  
Pourvu qu'au même moment  
Je sois et droite et couchée.

---

Le mot de Logogriphe du précédent numéro est: *Flambeau*.

---

J. P. LEM A I R E, Redacteur.

---

De l'Imprimerie de J. C. F. D I E H L.



1820.

*Costume Parisien.*

(24)



*Chapeau de gaze, garni de crochets en rubans et d'un bouquet de coquelicots et d'opis. Robe de percale, busquée et garnie de volans et entre-deux plissés à plis ronds. Ceinture de crêpe chiné.*



